

Voleur en formation

George prit une feuille de papier et repoussa son cahier. Il griffonna une liste de chiffres, les additionna, raya le tout et secoua négativement la tête. Après avoir réfléchi une minute, il eut un sourire moqueur et inscrivit plusieurs autres chiffres. Cette fois, après en avoir calculé le total il se mit à rire tout haut. Puis il les recopia dans son cahier. Le garçon avait fini juste à temps. Herr Müller ouvrit la porte et entra :

« Eh bien, lui dit le père, en s'asseyant juste en face de son fils, en as-tu fini avec tes calculs d'argent de poche ?

— Oui, Papa, dit-il, en lui tendant le cahier.

— C'est bien, dit Herr Müller, très bien.

George se tourna vers la fenêtre pour cacher à son père un sourire narquois. Puis il respira bien fort et se retourna :

— Papa, commença-t-il, pourquoi me demandes-tu de noter toutes mes dépenses et ce que j'achète avec mon argent de poche ? Fritz et Fredrick ne font que se moquer de moi. Ce n'est pas juste !

Herr Müller sourit :

— Viens ici, George, répondit-il, assieds-toi et je vais t'expliquer pourquoi.

Le jeune homme sentit le cœur lui manquer.

« Zut ! gémit-il en lui-même. J'ai envie d'aller jouer dehors, et papa va me parler d'argent pendant des heures. »

Dieu pourvoira : la vie de George Müller

— Comme tu le sais, commença ce dernier, mon travail me donne l'occasion de discuter au sujet de l'argent avec beaucoup de monde. Certains savent exactement ce qu'ils ont fait du moindre sou, combien ils ont investi, le montant précis de ce qu'ils ont en banque, combien ils ont dépensé et pourquoi. Ce sont ces gens-là que j'admire...

« Fritz et Fredrick vont s'en aller si je ne sors pas rapidement, » pensa George avec colère.

— ...et que je respecte, continua son père. Et il y en a d'autres dont les comptes sont un désastre. Ils savent quand je dois venir collecter leurs impôts, et juste avant mon arrivée ils se dépêchent d'aligner quelques chiffres en pensant que je ne vais rien remarquer. Mais je peux les percer à jour à chaque fois.

George dut faire semblant d'avoir une quinte de toux pour réprimer le rire qui menaçait d'exploser.

— C'est pourquoi, reprit son père, je vous ai toujours donné à toi et à ton frère plus d'argent que ne pourraient en attendre des garçons de votre âge. C'est une bonne discipline que d'avoir de l'argent, d'apprendre à savoir l'utiliser, et de tenir ses comptes en ordre. Ce petit devoir sur lequel j'insiste...

Les yeux fixés sur le visage de son père, George laissa son esprit vagabonder. Lui aussi, l'argent l'intéressait. « J'aimerais avoir des tas et des tas d'argent comme les gens dont Papa parle, pensa-t-il. J'achèterais un circuit de train mécanique, un bataillon de soldats en fer blanc et des tas de bonbons et... »

— ...c'est pourquoi, George, dans tous les domaines de la vie, il est nécessaire de tenir des comptes...

Voleur en formation

« Si Papa est si intelligent, se dit le garçon, pourquoi n'a-t-il pas remarqué que j'ai complètement inventé mes calculs d'argent de poche ? »

— ...Même les pasteurs luthériens doivent tenir des comptes, et comme c'est ce que ta mère et moi espérons que tu...

« Si je prenais un peu de l'argent que Papa collecte pour les impôts, je pourrais m'acheter des bonbons et les partager avec Fritz et Fredrick. Ils ne se moqueraient plus de moi après ça. »

George sourit à cette pensée.

— Tu trouves ça drôle ? demanda brusquement son père.

Le jeune homme sursauta.

— Non, Papa.

Herr Müller se leva et lui donna de petites tapes dans le dos :

— Alors tu continueras à calculer tes dépenses d'argent de poche ? »

Le petit de neuf ans hocha la tête avec soumission.

v

De nombreuses fois, George fit glisser dans sa poche des pièces provenant des impôts que son père collectait.

« Assieds-toi, George, lui dit celui-ci un beau jour.

Le garçon s'assit, se composa un air de totale innocence et attendit.

— As-tu, oui ou non, pris de l'argent sur mon bureau ?

George, que la fourberie avait rendu brillant acteur, parut choqué à cette idée. Il répondit, en regardant Herr Müller droit dans les yeux :

— Non Papa, je n'ai rien pris.

Dieu pourvoira : la vie de George Müller

— Approches-toi.

George traversa la pièce, ignorant la gêne qu'il ressentait au pied quand il marchait. Tout en gardant son air blessé, il se laissa fouiller. Comme il ne trouvait rien dans les poches, ni dans les vêtements, Herr Müller se cala de nouveau dans sa chaise.

— Enlève tes chaussures, ordonna-t-il.

George se baissa et enleva une de ses chaussures. Son père palpa la chaussette, mais ne trouva rien. Ouf, c'est bon, se dit alors le garçon, en défaisant les lacets de l'autre soulier et en montrant son pied. La chaussette avait été fouillée en vain. Tout doucement, il fit glisser ses orteils dans la chaussure en poussant un peu.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla Herr Müller en entendant un tintement de pièces.

Son père lui arracha la chaussure d'un mouvement tellement brusque que George faillit tomber à la renverse. Il ne pouvait rien faire, il était pris sur le fait. Herr Müller regarda les pièces tomber une à une au sol.

— Je suppose, dit-il rouge de colère, que tu ne les avais pas remarquées. Je suppose que tu pensais que je n'avais rien vu les premières fois où de l'argent a disparu. Je suppose enfin que ta conclusion a été que ton père est un imbécile. Mais en fait, jeune homme, c'est toi l'imbécile, car tu as pris l'argent que j'avais laissé pour te tendre un piège. Et pour ta bêtise et ta malhonnêteté, tu vas maintenant être sévèrement puni. »

Après avoir payé le prix pour ses vols, George quitta la pièce. Mais le père et le fils avaient alors des pensées bien différentes. Herr Müller se félicitait d'avoir donné à son fils une leçon dont il se souviendrait.

Voleur en formation

« Je ne me ferai plus jamais attraper, décida le garçon. Je vais lui montrer que je peux être plus malin que lui ! »

v

L'année suivante, en 1815, Georges et son frère furent envoyés à Halberstadt, à l'École Classique de la Cathédrale. Dans les plans que faisait Herr Müller pour l'avenir de son fils, c'était la première étape de la formation de George en vue du ministère pastoral dans l'église luthérienne. Mais, bien que le garçon ait étudié avec assez d'application pour donner satisfaction à ses professeurs, il n'avait pas du tout l'intention de mener le genre de vie qu'on attendrait d'un aspirant pasteur.

« Oh la la, ma tête, gémit George en se réveillant un dimanche matin.

— Tu n'es pas le seul à avoir mal à la tête, grommela Hermann, son camarade de chambre. J'ai mis des heures à me rendormir après ta rentrée fracassante à deux heures du matin.

— Si tu étais venu avec nous, tu ne serais pas en train de te plaindre. Quelle nuit nous avons passée.

Les souvenirs remontaient lentement d'un coin de la mémoire encore embrumée de George.

— On a joué aux cartes jusqu'à ce que nos mains n'arrivent plus à les tenir et ensuite nos bras ont pris un peu d'exercice avec des chopes de bière. Et les blagues que l'on s'est racontées ! Il y avait aussi de jolies filles, là-bas. Il y en a une qui avait de longs cheveux bl...

— Tais-toi, Müller, c'est une honte. On croirait que tu as vingt-quatre ans, et non quatorze.

Dieu pourvoira : la vie de George Müller

George sauta du lit.

— C'est dimanche ! J'ai classe de religion !

Il se regarda dans le miroir.

— J'ai l'air d'un mort vivant, grogna-t-il en se jetant de l'eau fraîche sur le visage et en se passant la main dans les cheveux.

Hermann lui dit d'un ton cinglant :

— Tu as du culot d'aller à un cours de confirmation alors que tu n'es même pas assez sobre pour te faire entrer la moindre idée religieuse dans la tête.

George fit un clin d'œil :

— Le pasteur ne va rien remarquer. Il ne pensera qu'à son déjeuner.

— Ne juge pas tout le monde d'après tes propres critères, » lui répliqua Hermann.

À son retour du cours, George s'effondra sur son lit :

« Pff..., je suis ravi que tout ça soit fini. J'ai assez entendu parler de religion pour un mois !

Hermann ne dit rien mais fit un signe de tête en direction de la fenêtre. George se retourna.

— Père ! Que fais-tu là ?

Herr Müller regarda son fils :

— Je suis venu vous ramener à la maison.

— À la maison ? Mais pourquoi faire ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le père de George avait du mal à trouver ses mots.

— C'est ta mère. Elle est morte la nuit dernière. Je vous ramène à la maison pour l'enterrement.

Le garçon s'assit, abasourdi.

— Quand est-elle morte ? demanda-t-il.

— La nuit dernière.

Voleur en formation

Tout à coup George vit défiler à toute vitesse devant ses yeux la soirée qu'il venait de passer. Sa mère était-elle morte quand il était en train de boire, ou quand il avait passé son bras autour de la fille blonde ? Il se sentit mal.

— Fais ta valise, lui dit Herr Müller. Il faut se dépêcher. »

v

Cette perte aurait pu ramener George à la raison. Loin de là ! Son comportement empira. Juste quelques jours avant de faire sa confirmation, il se rendit coupable d'immoralité.

Deux jours après, quand il dut aller confesser ses péchés à un pasteur, il donna seulement le douzième de l'argent que son père lui avait confié pour le payer.

Le dimanche d'après Pâques, en 1820, George fit sa confirmation, profession de foi en Dieu, et prit la sainte cène. Le sérieux de l'événement le toucha un peu, suffisamment pour qu'il reste à la maison tout l'après-midi à réfléchir sur son mode de vie.

Six semaines plus tard, il partit en vacances chez la sœur de son père à Brunswick. Pendant qu'il était là-bas, il rencontra une jeune fille à qui il s'attacha beaucoup. Au retour, il sentit qu'il se laissait facilement distraire de ses études. Jouer de la guitare ou du piano, lire des romans et boire dans des tavernes, tout cela paraissait tellement plus agréable.

« Je devrais vraiment faire un effort, » se disait-il souvent, surtout quand il n'avait plus d'argent et n'avait donc de toute façon plus les moyens de sortir. Mais ses bonnes résolutions ne menaient à rien. Il dépensait son argent avec si peu de sagesse que la faim le poussa un beau jour à voler la nourriture d'un prisonnier qui était aux arrêts dans la maison où il louait une chambre.

Dieu pourvoira : la vie de George Müller

v

« Père, dit George lorsqu'il eut seize ans, quand tu prendras ton nouveau poste à Schoenebeck, est-ce que je pourrai quitter l'École de la Cathédrale et aller à Heimersleben pour surveiller les travaux de transformation de la maison ? »

Herr Müller accepta que son fils passe quelques mois là-bas.

« Maintenant je vais pouvoir mener une vie meilleure, » se dit l'adolescent. C'était seulement les gens que je fréquentais qui m'entraînaient à mal faire.

Au début le travail l'absorba suffisamment, mais peu de temps après, il trouva qu'il n'avait plus assez à faire et retomba de nouveau dans ses anciennes habitudes. Puis, comme il avait du temps à tuer, il s'impliqua dans tout ce qui se faisait de plus répugnant autour de lui.

Quand son séjour à Heimersleben toucha à sa fin, il sollicita à nouveau son père :

« Est-ce que je peux rester jusqu'à Pâques ? demanda-t-il. Monsieur Nagal m'enseignerait le latin et je pourrais moi-même prendre des élèves.

Herr Müller donna son accord, car il connaissait Monsieur Nagal, un homme d'église qui avait un doctorat et habitait tout près. Il était à la fois instruit, plein de sagesse, et un bon ami.

— Tu te présenteras aussi à ma place, dit-il à son fils, pour collecter les impôts dans la région. Tu établiras les reçus et tu tiendras des comptes précis que tu m'enverras avec l'argent. »

George accepta, et ce fut l'occasion de sa chute. Le voleur accompli qu'il était devenu ne put résister à la tentation de se

Voleur en formation

remplir les poches avec l'argent de son père. Il récolta bien les impôts. Il prit aussi bien soin de toujours donner des reçus. Mais la plus grande partie de ces sommes ne parvint jamais à son père. Quand celui-ci demandait pourquoi untel ou untel n'avait pas payé, George répondait avec son air innocent habituel, qu'il ne savait pas pourquoi. La seule chose qu'il savait, c'est qu'il n'avait pas été payé.

v

George décida de prendre un congé en novembre. Après tout, raisonna-t-il, Père ne le saura jamais. Je ne risque rien. Il est assez loin, à Schoenebeck.

Il prit autant d'argent qu'il put en ramasser, servit à son professeur et à ses élèves tout un tas de mensonges, et se mit en chemin pour aller à Brunswick retrouver la fille dont il était tombé amoureux. Dans l'intention de l'impressionner, il descendit dans un hôtel très cher, laissa son argent lui filer entre les doigts en dilapidant le tout.

Très exactement une semaine plus tard, il se retrouva sans un sou vaillant.

« Je sais ce que je vais faire, décida-t-il, car il ne voulait pas quitter sa petite amie. Je vais m'inviter chez mon oncle. »

Mais au bout d'une semaine l'oncle en avait déjà eu assez :

« Je ne veux pas que tu restes ici plus longtemps, » dit-il fermement à son neveu.

L'adolescent fit sa valise et s'en alla. Incapable de tirer des leçons de tout ce qui lui arrivait, George s'installa dans un autre hôtel de luxe où il vécut encore toute une semaine dans les plaisirs.

Dieu pourvoira : la vie de George Müller

« Je vous serais reconnaissant de bien vouloir régler votre note, lui dit un jour le gérant de l'hôtel. Il avait fini par avoir quelques soupçons. George s'inventa une excuse.

— Alors, continua l'homme, peut-être pourriez-vous en attendant me laisser votre passeport en garantie.

« Mon passeport ! pensa George. Non seulement je n'ai pas d'argent, mais je n'ai pas non plus de passeport. »

— Oui, oui, bien sûr, dit-il maladroitement, je vais prendre mes dispositions pour régler ce que je vous dois. »

Mais, comme il ne voyait aucun moyen de payer sa dette, il dut partir en laissant ses meilleurs habits en gage.

« Et maintenant où vais-je aller, se demanda-t-il en quittant Brunswick à pied. Il me faudra marcher encore longtemps pour trouver un endroit où personne n'est au courant de ma situation. »

Il suivit péniblement la route pendant neuf longs kilomètres et s'arrêta en fin de compte à l'auberge de Wolfenbüttel. Comme la marche lui avait donné faim et soif, il mangea bien et but copieusement, sans se préoccuper le moins du monde de ses poches vides.

« Je ferais mieux de me sauver maintenant avant que quelqu'un n'ait des soupçons.

Il se pencha à la fenêtre de sa chambre et passa en revue les options possibles.

— C'est trop haut pour que je puisse sauter d'ici, décida-t-il, en tout cas la nuit, car on me verrait si j'essayais de jour. Eh bien il me faudra bluffer pour me sortir de là. »

Le matin suivant, en plein jour, il traversa la cour de l'auberge sans avoir l'air de rien, et se retrouva à la sortie. « J'y suis presque, se dit-il, allons-y doucement. »

Il regarda derrière lui, ne vit personne et se mit à courir.

Voleur en formation

« Herr Müller, appela une voix, Herr Müller, revenez !

George pensa très vite :

— Je suis pris si j'y retourne, mais ils vont m'attraper si je continue, peut-être même à l'aide d'un chien. Je n'y peux rien, je suis fait.

L'aubergiste sortit à sa rencontre.

— Vous alliez partir sans régler la note, n'est-ce pas ? »

Le jeune homme médita sa réponse. Allait-il essayer de s'en sortir au bluff, ou devait-il pour une fois avouer ce qu'il avait exactement eu l'intention de faire ?

Décidant de faire confiance à la bonne disposition de l'aubergiste, il expliqua qu'il n'avait pas d'argent sur lui. Mais l'aubergiste n'était pas bien disposé. Il fit arrêter George qui se vit escorté par deux soldats jusqu'au poste de police. Après l'avoir questionné pendant trois heures, on le mit en prison.

« Comment ai-je fait pour me mettre dans ce pétrin », se demanda-t-il alors que la porte de sa cellule se referma derrière lui avec un bruit métallique.

C'était le 18 décembre 1821. George Müller avait 16 ans. Durant ces seize années, il avait appris à mentir, voler, boire, jouer et vivre dans la débauche. Son avenir paraissait plutôt compromis.